

## Thérèse

Catherine Ego

---

Number 142, September 2014

Ridicule

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72506ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Ego, C. (2014). Thérèse. *Moebius*, (142), 127–131.

# CATHERINE ÉGO

## *Thérèse*

Quand elle sortit de chez elle, elle avait un oiseau sur l'épaule. « Il ne manquait plus que ça », pensa-t-elle.

Déjà qu'au travail, ça n'allait pas fort... Elle soupira. L'oiseau la fixait de ses yeux de bille noirs perdus dans une boule de plumes jaunes. Elle sentait ses petites griffes à travers sa veste et n'eut pas le cœur de le chasser. Elle verrouilla sa porte et se mit en route vers son travail, modeste souris vêtue d'une jupe ocre en dessous du genou, d'un pull beige à col rond, de talons plats. Ses collègues se moquaient d'elle. Ils l'appelaient « mademoiselle Thérèse » et la vouvoyaient, même s'ils avaient le même âge. Ils formaient à ses yeux une masse indistincte de soldats gris : l'Inexpugnable Armée. Ils se savaient invincibles. Ils ricanaient tout le temps. Ou alors, ils hurlaient. Ça revenait au même.

Tout en marchant, elle pensa que l'oiseau n'y changerait rien : ils ne s'esclafferaient sans doute pas plus que d'habitude, pas moins, pareil. Et puis, il avait l'air gentil. Elle vit un rayon de soleil accroché aux feuilles naissantes des arbres et sourit. L'oiseau la dévisagea quelques secondes et se mit à siffloter avec nonchalance, comme un ouvrier. Pour un peu, on l'aurait imaginé avec une pelle sur l'épaule et vêtu d'une salopette bleue. Elle rit doucement ; il lui sembla que les yeux de l'oiseau s'embuaient.

Dans l'ascenseur, elle tremblait. Son cœur battait plus fort, mais c'était délicieux. Quand les portes s'ouvrirent au sixième étage, son décor quotidien se déploya devant elle dans sa superbe insignifiance : moquette gris moucheté ; murs saumon clair ; tableaux inoffensifs. Elle traversa le hall d'entrée d'un pas décidé, sourit à la réceptionniste

et lui lança d'une voix forte qu'elle ne se connaissait pas : « Bonjour Anne-Marie ! Comment allez-vous ? » L'autre la fixa la bouche ouverte, les yeux écarquillés. Thérèse se dirigea vers son bureau et s'y assit, se demandant comment elle allait faire pour enlever sa veste maintenant qu'il y avait un oiseau posé dessus.

Autour d'elle, une valse lente de plaques tectoniques s'amorça ; des vents se levaient sans qu'on puisse prévoir s'ils seraient brise, ouragan ou tempête. À peine s'était-elle installée que le ballet de la soldatesque s'enclencha : on passait et repassait devant elle, sans rien dire, en lui lançant des regards à la dérobée. Réfugiés dans la cuisine attenante, s'étant trop longtemps retenus, ils éclataient en hennissements convulsifs. Ils poussaient une clameur formidable, des couinements suraigus agrémentés de « cui-cui » ; ils rivalisaient sans doute de mimiques cocasses. Thérèse sortit des papiers, ouvrit quelques fichiers à l'écran et vérifia la soumission Quincaillerie Bréguet.

Le lendemain, elle sortit de chez elle d'un pas léger. En arrivant au sixième étage, elle salua la réceptionniste d'une voix lumineuse. Elle y prenait goût. Anne-Marie, qui semblait n'avoir pas bougé d'un cil depuis la veille, la fixait encore de ses yeux exorbités. Thérèse eut l'impression que l'oiseau serrait très fort le bec pour réprimer un rire, mais elle n'en était pas sûre. Dans la cuisine, ça ricanait moins. Les soldats de l'Inexpugnable Armée poussaient quelques cris excités, outrés sans doute, puis en sortaient comme d'un bordel honteux, la mine basse. Ils regardaient Thérèse par en dessous, louchaient sur l'oiseau, marmonnaient quelque chose, couraient se terrer dans leur propre bureau, chacun dans sa niche. Elle continuait de remplir des formulaires et de vérifier des signatures. Dans la rue, six étages plus bas, un crissement de pneus soudain déchira le ronronnement des imprimantes et des néons. Thérèse entendit un homme hurler : « Bingleux de piftre ! Tu ne sais pas te servir d'un clignotant ? » Elle éclata d'un rire solaire, et l'oiseau avec elle. Autour d'elle, un silence glacé explosa comme une bulle, emplissant tout l'espace. On eût dit que l'air avait caillé.

Les jours suivants, le malaise s'épaissit. L'Armée partait en débandade, impuissante à tuer le temps. Démobilisée, dégrisée, elle glissait sur la moquette mouchetée comme une horde d'ectoplasmes pressés, chacun évitant les yeux des autres. Écrasés d'ébahissement, ils épiaient Thérèse en cachette. Dans la cuisine, ça ne jacassait plus du tout. Sans Thérèse pour tromper leur ennui et souder la meute, les soldats de l'Inexpugnable Armée vaguaient, ternes, éteints. Depuis qu'elle était entrée avec son foutu volatile sur l'épaule, le temps s'était arrêté; il se traînait du matin au soir, suintait des murs, embuait les vitres de leur cage, les condamnait à l'agonie d'un enfer sans fin.

Thérèse ne voyait rien de tout cela. Le monde avait commencé à tourner autour d'elle et de l'oiseau, et elle n'en savait rien. Elle ne voyait pas que les soldats gris étaient désesparés, qu'ils auraient voulu se gausser d'elle encore, d'elle et de son oiseau ridicule. Mais le cœur n'y était plus. Ils ne l'avaient jamais particulièrement haïe. Ils avaient simplement besoin d'elle pour rire un peu, oublier les autres et s'évader d'eux-mêmes. Thérèse avait été leur seul lien, leur unique rempart contre la guerre de tous contre tous sur fond de gris moucheté. Qu'allaient-ils devenir sans elle? Ils découvraient le gouffre, la terreur qui dévore le ventre dans les tranchées boueuses quand la nuit tombe et qu'on est seul, absolument seul, sans savoir si les corps autour sont morts ou vivants, amis ou zombies mangeurs de chair. Ils se mirent à prendre peur les uns des autres, et d'elle aussi. Avec quel cran elle était arrivée au bureau, ce matin encore, avec cet oiseau sur l'épaule! Lequel d'entre eux, laquelle d'entre elles, aurait eu un tel aplomb? Tous et toutes se sentaient soudain tels qu'ils étaient: grégaires, abêtis, vaguement grotesques. Et seuls, tous et toutes terriblement seuls, alors qu'elle...

Thérèse devenait chaque jour plus légère, joyeuse et libre. Elle et l'oiseau se parlaient constamment. Ils s'amusaient bien. Thérèse se découvrait douée pour le bonheur. Elle s'en était longtemps voulu de ne pas être heureuse comme tout le monde. Depuis qu'elle avait l'oiseau, elle l'était à sa façon. Elle ne souffrait plus de ne

pas comprendre les autres ; à vrai dire, elle n'y pensait plus. Elle sentait son cœur battre, son sang déambuler dans ses veines, le soleil caresser sa peau ; elle ne pouvait plus ne pas être heureuse.

Autour d'elle, l'Inexpugnable Armée qui, naguère encore, s'esclaffait avec panache, se traînait maintenant en lambeaux dépenaillés et brunâtres, exsangues, abrutis de solitude.

Peu à peu, on sentit pourtant un vent se lever. Serait-il ouragan, tempête ou brise ? On pressentait comme un fond de pluie. Le désarroi de la soldatesque s'aigrit en aboiements exaspérés. Les accrochages se multipliaient dans ses rangs. Thérèse entendit deux soldats se parler durement pour une broutille, une photocopie dont il manquait le verso. Elle pensa : *Encore une prise de bec !* L'expression suscita chez l'oiseau une hilarité bon enfant et Thérèse éclata de rire avec lui. Dans la soldatesque, l'exaspération aigre se cristallisa en un instant de stupeur.

Très lentement, l'Armée redressa la tête. Ses troupes déchiquetées reprenaient vie, s'assemblaient en ondulations maladroitesses. Il avait suffi d'un trille de Thérèse et de l'oiseau, un de trop, pour que le goût du sang se remette à couler dans leurs veines.

Au bout de quelques jours, Thérèse sentit sourdre en elle une appréhension floue. Sans savoir pourquoi, elle eut peur pour l'oiseau. Elle n'aimait plus le voir voler ainsi qu'il en avait pris l'habitude. Il n'allait jamais loin, mais qui sait ce qui peut arriver ? À l'exaspération de l'Inexpugnable Armée succéda la haine, compacte, aveugle et sanguinaire. Le temps s'était remis à couler avec une lourdeur obscène, lave noire, épaisse et venimeuse jetant des éclats de carmin. On entendit de nouveau des tasses s'entrechoquer dans la cuisine, mais pas de rires. Pas encore.

Thérèse allait parfois à la fenêtre dans le vain espoir de prendre un peu d'air. Elle étouffait. Les fenêtres n'ouvraient pas. Elle suffoquait, mais n'en disait rien à l'oiseau pour ne pas l'inquiéter. Elle et lui regardaient par la vitre les arbres se balancer au vent. Elle respirait mieux. Leur joie repoussait alors comme l'herbe folle, comme les feuilles au

printemps. Le cœur de Thérèse se mettait à chanter, l'oiseau avec.

Et puis un jour, l'accident stupide. Une fenêtre qui vole en éclats, grand fracas de vitre, pluie de verre. Des hurlements s'élevèrent de l'asphalte en contrebas. Des feuilles tourbillonnaient en tous sens, des jaunes, des roses, des blanches, toutes couvertes d'encre. Au sixième étage, des visages s'encadrèrent dans la vitre brisée. Les feuilles volaient au vent, brise, tempête, ouragan.

Quand la police arriva, elle fit le tour des bureaux, interrogea tout le monde, demanda ce qui s'était passé. Encore ahuris, craintifs, vaguement ridicules à force d'hébétude, tous et toutes racontèrent la même histoire avec la même voix et les mêmes mots : ils convergeaient doucement vers la fenêtre, tous ; non, ils ne savaient plus exactement pourquoi ; ils n'avaient pas eu le temps d'y arriver : la vitre avait soudain volé en éclats sur toute sa hauteur et mademoiselle Thérèse s'était envolée.